

La recrudescence du sida dans les universités sud-africaines

2001-02-06

John Stremlau, Nthabiseng Nkosi

[La version originale de cet article a été publiée le 9 janvier 2001 dans *The Boston Globe*.]

Au cours des prochaines semaines, la nouvelle année universitaire débutera dans les campus d'Afrique du Sud. Malheureusement, de nombreux étudiants ne pourront y retourner après le congé d'été. Le manque d'argent est l'explication la courante. Plus probablement, la véritable raison est le sida.

Le seul sondage jamais mené en Afrique du Sud sur la prévalence du VIH parmi les étudiants universitaires, réalisé à l'Université de Durban-Westville il y a un an, révèle que 26 % des femmes et 12 % des hommes de 20 à 24 ans en sont infectés. Ces constatations sont conformes aux derniers chiffres colligés par ONUSIDA selon lequel, le mois dernier, le quart des Sud-Africaines dans la vingtaine étaient porteuses du virus responsable du sida.

Des statistiques horribles

Ces statistiques sont, pour nous autres éducateurs, à la fois horribles et frustrantes. Horribles parce que le VIH et le sida sont évitables. Frustrantes parce que les étudiants qui sortent de nos universités aujourd'hui sont parmi les premiers à avoir reçu une éducation supérieure depuis la fin de l'apartheid. Pendant toutes leurs années de formation, ils ont été exposés à de nouveaux idéaux démocratiques. L'Afrique du Sud a désespérément besoin de leurs compétences et de la tolérance qui se manifeste chez un nombre croissant d'entre eux.

Peu d'entre nous admettent volontiers qu'un grand nombre de nos étudiants sont mortellement atteints. On nous demande d'excuser les absences et de faire du counseling dans des situations qui dépassent nos compétences professionnelles et la compréhension émotive que nous en avons. Nous craignons également que les étudiants soient de plus en plus privés de soutien familial et financier. Dans bien des cas, les parents succombent déjà au sida; pour beaucoup d'autres porteurs du VIH, la peine est doublement dure car ils sont frappés d'ostracisme.

La prévention du sida

Si l'Afrique du Sud avait mis sur pied des campagnes de prévention du sida comme celle que l'Ouganda a lancée dans les années 1980, nos étudiants auraient un avenir meilleur. Mais le gouvernement de l'apartheid estimait que cette maladie ne concernait que les Noirs. Bien que l'ANC (Congrès national africain) ait commencé à s'en préoccuper au début des années 1990, il n'a pas réussi à mobiliser le public. Aujourd'hui, environ 4,5 millions de Sud-Africains sont infectés par le VIH, et ce nombre augmente si rapidement que nos dirigeants restent souvent bouche-bée devant l'énormité des coûts et la complexité sociale de cette catastrophe endémique.

La majorité des Sud-Africains sont âgés de moins de 25 ans et représentent plus de 60 % des nouveaux cas d'infection par le VIH. La plupart sont trop jeunes pour se rappeler l'apartheid, mais les collectivités démantelées et les familles disfonctionnelles qu'il a léguées empêchent la

prévention du sida. Les pressions exercées sur les filles pour les inciter aux relations sexuelles précoces sont énormes. L'éducation sexuelle est encore taboue. La différence entre les sexes pour ce qui des taux d'infection donnent à entendre que les hommes vers la fin de la vingtaine et dans la jeune trentaine propagent la maladie parmi les adolescentes.

Priorité absolue

Modifier les comportements sexuels doit devenir la priorité absolue en matière de sécurité nationale. À ce titre, les étudiants ont un rôle capital à jouer. Les 36 institutions du secteur des services d'Afrique du Sud ont à leur tête des jeunes dignes de foi. Dans les collectivités où le sida est encore stigmatisé, les étudiants sont souvent parmi les premiers à rompre le silence.

Des étudiants de notre campus ont créé un site Web, « [Get a Life](#) », qui permet aux conseils étudiants du pays et d'ailleurs en Afrique d'échanger sur le sida. Il y a aussi des signes d'une renaissance spirituelle sur le campus. Des étudiants islamiques prennent les devants pour mener des campagnes de sensibilisation au sida. Nous espérons que leurs homologues chrétiens et juifs leur emboîteront le pas, et que les chefs religieux leur apporteront leur soutien.

Le rôle des gouvernements

Les gouvernements d'Afrique et des autres continents peuvent s'engager tout autant que les étudiants. Dans les premiers temps de la guerre froide, Washington a secrètement financé l'Association internationale des étudiants. Des appuis bipartites peuvent et doivent être obtenus du Congrès afin de créer des bourses spéciales à l'intention des orphelins du sida et des étudiants qui se chargent des campagnes d'éducation et de prévention du sida.

Les universités et les organisations non gouvernementales étasuniennes qui ont contribué à la formation et à la protection des dirigeants sud-africains durant la lutte contre l'apartheid devraient s'engager de la même façon dans la lutte contre le sida. Des programmes spéciaux pour les étudiants traditionnellement défavorisés, dont la possibilité d'étudier à l'étranger, pourraient faire partie d'une campagne internationale de prévention du sida dirigée par les jeunes.

L'industrie du divertissement

Enfin, il faut que l'industrie américaine du divertissement assume ses responsabilités. Les sons et les symboles de la culture populaire américaine envahissent l'Afrique du Sud. Le sexe et la violence des films, des séries télévisées et des paroles des raps en provenance des États-Unis idéalisent des comportements dangereux sans tenir compte des conséquences.

Depuis leur renversement pacifique de l'apartheid, les Sud-Africains sont une source d'inspiration pour le reste du monde. Des étrangers ont joué un rôle dans leur succès. Mais sans un engagement national et international immédiat et encore plus grand dans la lutte contre le sida, le fragile espoir d'une nouvelle ère de paix et de prospérité en Afrique s'évanouira rapidement. Nous sommes inquiets pour nos étudiants — et pour nous.

John Stremlau est chef du département des Relations internationales à l'Université du Witwatersrand à Johannesburg. Nthabiseng Nkosi est étudiant de troisième cycle dans ce département.